

Reiki : quand la promesse de guérison masque une dérive de pouvoir

Discernement, intuition et humilité face aux pratiques énergétiques contemporaines

Il y a des sujets qui dérangent. Le Reiki en fait partie. Très populaire, souvent présenté comme une pratique douce, universelle et sans danger, il bénéficie aujourd’hui d’un statut presque intouchable. Le remettre en question expose rapidement à des accusations de fermeture d’esprit, d’intolérance ou de peur de l’invisible.

Et pourtant, toute pratique qui touche à l’âme humaine mérite mieux que des slogans rassurants. Elle mérite du discernement.

Une promesse parfaitement adaptée à l’époque

Le Reiki répond admirablement aux attentes du monde moderne : rapidité, simplicité, accessibilité. En quelques week-ends, chacun peut devenir praticien, puis “maître”. Il suffirait de poser les mains, de s’effacer comme canal, et de laisser circuler une énergie supposée universelle, neutre et bienveillante.

Cette promesse est séduisante. Elle flatte le désir d'aider, valorise l'ego spirituel et donne l'illusion d'un accès direct au sacré sans effort profond, sans transformation intérieure exigeante, sans filiation claire.

Or, dans toutes les traditions sérieuses – spirituelles, thérapeutiques ou initiatiques – le chemin est tout autre : ce qui est puissant demande du temps, de l’humilité, de la rigueur et une protection solide. Le sacré ne se consomme pas. Il se sert.

L’intuition comme premier signal d’alerte

Depuis toujours, le Reiki me laisse une impression de malaise diffus. Ce n’est pas une position idéologique, ni un rejet intellectuel. Simplement : *je ne le sens pas*.

J’accorde une grande importance à l’intuition, non comme croyance irrationnelle, mais comme capacité fine de perception de la cohérence – ou de l’incohérence – d’une pratique. Certains parlent d’intuition, d’autres de flair. Peu importe le mot : il s’agit d’une lecture immédiate, antérieure au raisonnement.

Ce ressenti ancien a été confirmé, bien plus tard, par l’analyse rigoureuse et argumentée d’un ami dont je respecte profondément la compétence et l’expérience. Son travail n’a pas créé mon malaise : il l’a éclairé, structuré et rendu intelligible.

Aujourd’hui, ce qui m’interpelle le plus n’est pas tant le discours autour du Reiki que l’état intérieur de certains de ceux qui s’en revendiquent les plus hauts représentants. Je rencontre de plus en plus de personnes se présentant comme “Maître Reiki”, parfois financièrement très à l’aise, parfois reconnues, parfois même médiatisées… et pourtant profondément déséquilibrées.

Il ne s’agit pas d’un mal-être passager, mais d’un état plus profond : fatigue existentielle, instabilité émotionnelle, tensions relationnelles chroniques, impression d’être vidé plutôt que nourri.

Dans toutes les traditions authentiques, un principe demeure : *l’arbre se reconnaît à ses fruits*. Lorsqu’une pratique est censée harmoniser, guérir et élever, mais que ceux qui la pratiquent intensément semblent intérieurement fragmentés, la question devient légitime.

Quand “ça marche”… mais à quel prix ?

Il serait malhonnête de nier que le Reiki produit parfois des effets immédiats : détente, soulagement, sensation de bien-être. Mais l’efficacité à court terme n’est jamais un critère suffisant.

Ce qui compte, c’est la durée. L’état intérieur du praticien. Sa stabilité. Sa capacité à rester vivant, relié, humble.

Or de nombreuses observations montrent l’inverse : épuisement progressif, confusion psychique, dépendance à la pratique, difficulté à s’en détacher sans effets secondaires. Comme si l’on donnait l’illusion de recevoir, tout en se faisant lentement vider.

La séduction spirituelle fonctionne souvent ainsi : un bénéfice immédiat contre une dépendance subtile.

Du glissement subtil entre transmission et domination

Un autre élément mérite une attention particulière : l’usage du mot « **Maître** ».

Dans certaines pratiques contemporaines, et tout particulièrement dans le Reiki, ce titre est revendiqué très rapidement, parfois après quelques mois ou quelques week-ends de formation. Or le mot « maître » n’est jamais neutre. Il instaure une hiérarchie, une position de supériorité symbolique, parfois même spirituelle.

Mon expérience personnelle m’a appris tout le contraire. Je suis thérapeute depuis plus de vingt ans, j’ai écrit de nombreux ouvrages, transmis à travers différents médias, accompagné beaucoup de personnes… et pourtant, je continue de me considérer comme une **élève de la Nature**.

Car le vivant ne se maîtrise pas. Il s'écoute, s'observe, se respecte. Toute véritable pratique de soin commence par l'humilité. Le jour où l'on se croit arrivé, l'apprentissage est terminé – et souvent, le lien est déjà rompu.

Revendiquer un statut de « maître » dans des domaines aussi vastes et subtils que la guérison, l'énergie ou le vivant pose une question essentielle : s'agit-il encore de transmission, ou déjà de domination ?

À mes yeux, ce glissement est l'un des signaux les plus clairs d'un déséquilibre entre le service véritable et l'ego spirituel.

Discernement plutôt que fascination

Refuser une pratique n'est pas refuser la spiritualité. Ce n'est pas nier l'invisible, ni mépriser la quête de sens. C'est refuser la facilité spirituelle, la confusion des plans, le pouvoir sans responsabilité.

Le discernement n'est pas une fermeture. Il est une forme de maturité.

Il consiste parfois à dire : *non, pas pour moi*. Non par peur, mais par lucidité. Non par rejet, mais par respect du vivant.

Conclusion

Je ne suis la disciple d'aucune “énergie”.

Je ne me reconnaît dans aucun titre de supériorité spirituelle.

Après des années de pratique, d'observation et de transmission, je continue de me définir simplement ainsi :

Élève de la Nature. 🙏 ❤️

Et cela me semble être, aujourd'hui plus que jamais, la posture la plus juste.

Léa Morgat ®